

Marie Parent

Université du Québec à Montréal

Agression et résistance.  
La délimitation de la banlieue  
chez Alice Munro

A crowded world must be either suburban or savage<sup>1</sup>.

Harlan Paul Douglass  
*The Suburban Trend*

Dans une étude menée en 1963 à Charlesbourg, dans la banlieue de Québec, des résidents révèlent que ce qu'ils apprécient le plus de leur quartier est la grande classe de leurs voisins. Pourtant, ils avouent du même coup les connaître à peine et ne pas les fréquenter<sup>2</sup>. Il apparaît important que leurs voisins aient un haut degré de distinction et d'élégance, mais pas

---

1. Harlan Paul Douglass, *The Suburban Trend*, New York et Londres, The Century Co., coll. « The Century Rural Life Books », 1925, p. 327.

2. Paul Bélanger, « Participation aux associations et conception de la paroisse à Saint-Jérôme-de-l'Auvergne », mémoire de maîtrise en sociologie, Université Laval, 1963, f. 139-140. La sociologue Andrée Fortin, commentant cette dernière étude, écrit : « Il y aurait là la marque d'un sentiment d'identité collective plus que

de tisser des liens avec eux. Ce que ces résidents de la banlieue de Québec recherchent avant tout, c'est d'être entourés de gens qui leur ressemblent et qui correspondent à leur idée de la bonne société.

Que ce soit dans la fiction ou dans les sciences sociales, on a toujours fait de la banlieue l'espace du même, de l'uniformité, du conformisme. Dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, au moment où les zones suburbaines se développent à une vitesse effrénée au Canada et aux États-Unis, journalistes et sociologues s'attaquent au modèle banlieusard en ce qu'il représente un nouvel idéal urbain basé sur l'homogénéité, où chacun occupe la place qui lui revient<sup>3</sup>. Dans *White Diaspora*, un essai sur la représentation de la banlieue dans le roman américain au XX<sup>e</sup> siècle, Catherine Jurca écrit : « the suburb is not experienced as the freedom to live how and where one pleases, nor is the suburban house considered a thing of value; the racial and class uniformity of the suburb functions instead as the condition of community<sup>4</sup> [...] ». Avoir de la classe et appartenir à une certaine classe, voilà les deux critères qui semblent présider à la fondation de la banlieue.

La nouvelle « The Shining Houses<sup>5</sup> », publiée par Alice Munro en 1968, se situe dans une de ces banlieues canadiennes modernes

---

de l'existence d'une sociabilité. » (Andrée Fortin, « La banlieue en trois temps », A. Fortin, C. Després, G. Vachon [dir.], *La banlieue revisitée*, Québec, Nota bene, 2002, p. 59-60.)

3. En 1946, un éditorial du *Globe and Mail* dénonçait la standardisation architecturale de la banlieue : « Gaze upon suburbia and consider. Look at your own home, your own street, your own neighborhood. If one dwells in an area which has not been constructed by the chill, prim hand of Standardization, one might consider himself fortunate. » Anonyme, « Standardized — Like Anthills », *The Globe and Mail*, 11 juillet 1946, p. 6. Plus tard, les médias s'intéresseront au lien entre le conformisme architectural et la composition sociale des banlieues. Voir Richard Harris, *Creeping Conformity. How Canada Became Suburban (1900-1960)*, Toronto, University of Toronto Press, 2004, p. 143.

4. Catherine Jurca, *White Diaspora. The Suburb and the Twentieth-Century American Novel*, Princeton, Princeton University Press, 2001, p. 8.

5. Alice Munro, « The Shining Houses », *Dance of the Happy Shades*, Toronto, Penguin Canada, coll. « Modern Classics », 2005 [1968], p. 19-28. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *SH*.

récemment ouvertes par les développeurs à la fin des années 50<sup>6</sup>. Le texte laisse entrevoir un véritable mouvement de « civilisation » du continent, dont les images évoquent la violence de la colonisation de l'Amérique. Le territoire « sauvage » de la banlieue est soudainement envahi par une nouvelle classe de citoyens qui impose la vision d'un monde cadastré, réglementé, où la vie privée (élevée comme valeur absolue) est paradoxalement soumise plus que jamais au regard de l'autre, au regard de la loi. Dans ce contexte, toute forme de différence est perçue comme dissidence. Le projet de fondation de la communauté apparaît chez Munro comme une opération destructrice et irréversible. C'est un affrontement entre différentes visions de l'occupation du territoire que met en scène cette nouvelle, moment où une autre banlieue, plus ancienne et plus désorganisée, dont la sociabilité répond à des usages périmés, est en train de disparaître.

## La banlieue moderne : nouvelle vague de colonisation

Dans « The Shining Houses », Mary vient d'emménager avec sa famille à Garden Place, nouveau lotissement en banlieue d'une grande ville canadienne. Le texte s'articule autour de deux moments précis : d'abord Mary visite Mrs. Fullerton, une résidente de longue date, dont la propriété est plus proche de la maison de ferme que du bungalow. La vieille dame y cultive ses jardins, y élève des animaux et entretient même un petit verger. Dans un deuxième temps, Mary se rend à une fête d'enfants organisée par ses voisines, où les adultes complotent pour exproprier Mrs. Fullerton dont ils ne tolèrent pas le mode de vie. La rencontre avec Mrs. Fullerton est l'occasion pour Mary de mesurer l'ampleur des transformations que subit le territoire. Le nom original de la municipalité a été remplacé par celui

---

6. « Arguably, by the late 1950s the peculiar character of modern-day suburbs had been established [in Canada]. Produced by large land developers, they are affordable only through highly leveraged debt. How they look is determined by the general requirements of the automobile and has come to be specified by national building codes, zoning, and subdivision requirements. » Richard Harris, *op. cit.*, p. 10.

de Garden Place, les noms des rues sont aussi uniformisés, référant tous à une variété de fleurs différente. En moins d'une année, des arbres centenaires ont été coupés, des fossés ont été creusés, faisant apparaître un paysage de roches et de souches arrachées. À travers cette terre défrichée, blessée, apparaissent les maisons : « The new, white and shining houses, set side by side in long rows in the wound of the earth. » (*SH*, 22) Les images convoquées par Munro soulignent le caractère brutal de cette entreprise pour la nature et pour les anciens occupants du territoire. Le nouveau quartier n'est pas pensé pour s'accorder avec ce qui existe déjà : c'est un idéal de table-rase qui anime les développeurs, pour qui l'ancienne petite ville ne présente rien qui mérite d'être conservé. Pourtant certaines traces en sont toujours visibles :

And under the structure of this new subdivision, there was still something else to be seen; that was the old city, the old wilderness city that had lain on the site of the mountain. It had to be called a city because there were tramlines into the woods, the houses had numbers and there were all the public buildings of a city, down by the water. But houses like Mrs. Fullerton's had been separated from each other by uncut forest [...]; these surviving houses [...] dark, enclosed, expressing something like savagery in their disorder and the steep, unmatched angles of roofs and lean-tos; not possible on these streets, but there. (*SH*, 23)

C'est justement cette sauvagerie qu'il faut dompter, la « wilderness city » représentant un espace à conquérir et à civiliser. Toutefois, les nouveaux « colons » ne correspondent pas exactement à l'image des pionniers. Travaillant à la ville, ce sont des « colons » du dimanche, qui, dans leur temps libre, travaillent avec ardeur, défrichant et aménageant le terrain comme s'il s'agissait d'une épreuve sportive :

Today, since it was Saturday, all the men were out working around their houses. They were digging drainage ditches and making rockeries and clearing off and burning torn branches and brush. They worked with competitive violence and energy, all this being new to them; they were not men who made their livings by physical work. (*SH*, 23)

Bien qu'ils ne cultivent pas la terre, ils partagent l'espoir des pionniers, celui d'une vie meilleure, prospère : « There were people with not much money but expectations of more. » (*SH*, 22) Leur avancée est rapide et aveugle à la destruction qu'elle génère. Répondant en tous points à une logique impérialiste, leur installation se réclame du progrès et utilise la loi pour s'imposer. Ils ne laisseront rien ni personne se mettre en travers de leur chemin, pas même une maison vieille de plus de cinquante ans. À la fête d'anniversaire, Mary apprend qu'un des hommes du quartier, un agent d'immeubles, a retrouvé les plans originaux de la municipalité, lesquels prévoyaient le passage d'une route à l'endroit exact où se tient la maison de Mrs. Fullerton. À l'époque, personne ne s'était soucié qu'une maison soit construite là. Les hommes du quartier ont l'intention de faire respecter ce plan et d'exproprier Mrs. Fullerton, dont ils seront enfin débarrassés : « It's the law. » (*SH*, 25) Quand Mary émet l'objection que Mrs. Fullerton est établie là depuis bien avant leur naissance, l'agent d'immeubles lui répond que le passé ne compte pas : « "She's been here forty years, now we're here," Carl said. "So it goes. And whether you realize it or not, just standing there that house is bringing down the resale value of every house on this street. I'm in the business, I know." » (*SH*, 26) Son argumentaire apparaît tout ce qu'il y a de plus rationnel : le domaine de Mrs. Fullerton est malpropre et fait baisser la valeur des autres maisons, d'autant plus que le quartier profitera de cette nouvelle route quand le centre commercial qu'on leur a promis sera érigé.

Les hommes du quartier ne perçoivent pas que leurs desseins puissent être assimilés à une agression. Le nom Garden Place, donné au nouveau lotissement, indique bien la nature du projet qui les anime : on planifie cette banlieue comme on aménagerait un jardin. Comme l'écrit Patrick Imbert, le jardin est une figure double, renvoyant autant à l'espace sauvage et infini (l'Éden, le paradis terrestre), qu'à un endroit clos, protégé et protecteur (le jardin cultivé). Le premier commande une « expansion géographique et symbolique<sup>7</sup> », et le second invite à « protéger les droits de propriété

---

7. Patrick Imbert, « Le jardin et ses parcours au Canada, aux États-Unis et en

sur une parcelle de terre appartenant à un individu<sup>8</sup> ». Le jardin cultivé, contrairement au jardin d'Éden, porte des valeurs de tempérance, de travail ardu, de réconciliation avec une nature dont la sauvagerie a été dominée. L'idéal qu'il représente ne concerne pas uniquement la planification de l'espace (rationnelle, ordonnée), mais suggère également un modèle social<sup>9</sup> (chaque propriétaire possède sa parcelle et la cultive dans le respect d'un ordre supérieur, celui des intérêts de la communauté).

Car, en effet, on aurait pu penser que le sacro-saint droit à la propriété aurait assuré la paix à Mrs. Fullerton. Mais le texte montre bien comment la banlieue moderne repense ce droit à la propriété, l'encadre et le limite. Avant de concevoir le stratagème de l'expropriation, les gens du voisinage s'étonnent que le conseil municipal ignore leurs plaintes et qu'il n'existe pas de règlement pour forcer Mrs. Fullerton à se conformer à la nouvelle identité du quartier. Catherine Jurca écrit que les débuts de la banlieue aux États-Unis sont marqués par de tels aménagements légaux qui circonscrivent de façon très précise non seulement les différents types d'habitations qui peuvent y être construites, mais également *qui* est en droit de les habiter et *comment* ils doivent le faire :

The principle that a man's house is his castle implied not only the right to defend against immediate threats, but also the desirability of preempting them. The desire to protect property values, establish an agreeable home environment, and prevent deterioration of the community could take precedence over some property rights of individual owners<sup>10</sup>.

Amérique latine », Patrick Imbert [dir.], *Les jardins des Amériques : éden, home, maison*, Ottawa, Chaire de recherche de l'Université d'Ottawa : « Canada : enjeux sociaux et culturels dans une société du savoir », 2007, p. 23.

8. *Ibid.*, p. 26.

9. Dans les années 60, Leo Marx affirme d'ailleurs que le trope du jardin cultivé a une importance majeure dans la formulation du projet social aux États-Unis : « Americans actually saw themselves creating a society in the image of a garden [...] a well-ordered green garden magnified to continental size. » Leo Marx, *The Machine in the Garden. Technology and the Pastoral Ideal in America*, New York, Oxford University Press, 1970 [1964], p. 87.

10. Catherine Jurca, *op. cit.*, p. 38.

Mais ce n'est pas seulement parce que la maison de Mrs. Fullerton menace la valeur des autres qu'elle doit être rasée. Si la vieille dame récalcitrante a perdu son droit de propriété aux yeux des nouveaux arrivants, c'est qu'elle ne l'utilise pas à bon escient : « Do you honestly think that people who let their property get so rundown have that much claim to our consideration? », demande une voisine à Mary (*SH*, 26). Dans un article sur le mythe de l'Ouest canadien, William H. Katerberg rappelle que les pionniers considéraient la terre « gaspillée » par les Amérindiens comme un échec, une faute à réparer : « They viewed raw nature as incomplete, even sinful, without the hand of civilized humanity to “redeem” it<sup>11</sup>. » De la même manière, les « colons » du texte de Munro se sentent dans l'obligation de nettoyer un gâchis. Convaincus de la grandeur de leur entreprise, ils voient dans l'expropriation de Mrs. Fullerton une étape comme une autre dans la grande aventure de la civilisation. L'ancienne ville, dont on ne mentionne d'ailleurs jamais le nom, est pour eux une sorte de *terra nullius*, un « territoire sans maître » qui ne demande qu'à être possédé.

## La brutalité de la communauté

Les relations entre Mrs. Fullerton et son nouveau voisinage, décrites dans le texte sur le mode de l'affrontement, sont fondées sur un rapport de force plutôt déséquilibré. Les nouveaux arrivants ont les permis, les règlements, les plans de leur côté, ce à quoi Mrs. Fullerton ne peut qu'opposer une résistance passive. Quand elle sort de chez Mrs. Fullerton, Mary « always felt as if she was passing through barricades » (*SH*, 21). La maison est autosuffisante, son organisation échappe à l'œil de l'étranger, on y entre comme dans un royaume qui fonctionne selon ses propres lois. Malgré son désordre apparent, la propriété dégage une forme de permanence, de cohérence. Aux yeux de Mary, le reste du quartier semble fragile, sans ancrage. C'est justement parce qu'elle représente la persistance

11. William H. Katerberg, « A Northern Vision : Frontiers and the West in the Canadian and American Imagination », *The American Review of Canadian Studies*, vol. 33, n° 4, 2003, p. 547.

d'un mode de vie considéré désuet que Mrs. Fullerton dérange. Sa relation avec les nouveaux arrivants est marquée par un refus de se plier à leurs codes. La vieille dame se contente des rapports de voisinage traditionnels, basés sur l'échange ou le commerce : elle vend ses œufs, ses fruits, ses poulets, mais elle n'appelle pas ses voisins pour bavarder, ne se rend pas dans les garden-partys, refuse de faire du gardiennage. Ce pourquoi, selon les résidents du quartier, « she isn't exactly a charming old lady » (SH, 27). Elle est trop indépendante, trop différente. Elle fait figure d'intrus dans son propre quartier, une étrangère dont les voisins ne déchiffrent pas les attitudes, ne reconnaissent pas les conventions. À l'anniversaire où se rend Mary, les gens disent ne pas supporter la simple vue de sa maison. Une des femmes raconte qu'elle ferme ses rideaux quand elle reçoit de la visite : « It makes me wonder why we ever bothered with a picture window [...]. » (SH, 25) Les habitants ne peuvent tolérer ce qui leur apparaît comme une forme de vie rétrograde et nuisible. Ils comptent utiliser leur nombre pour faire pression sur Mrs. Fullerton, en arrêtant de lui acheter sa production d'œufs, par exemple (« The supermarket's cheaper and who cares that much about fresh? » (SH, 25)). La perspective de s'unir pour se débarrasser de Mrs. Fullerton excite tout le monde, la discussion s'emballe :

That was their strength, proof of their adulthood, of themselves and their seriousness. The spirit of anger rose among them, [...] and they admired each other in this new behaviour as property-owners as people admire each other for being drunk. (SH, 26)

Et pourtant, quand les convives signent une pétition pour demander l'expropriation de Mrs. Fullerton à la fin de la fête, ils le font machinalement, en se disant au revoir et en parlant d'autres choses. L'excitation est tombée.

Il semble en fait que Mrs. Fullerton constitue un prétexte pour renforcer le sentiment d'appartenance au nouveau quartier. Son expropriation apparaît comme un projet commun qui permet de nommer les valeurs du groupe, d'assurer sa cohésion. La maison



de Mrs. Fullerton, explique Mary, fournit un des seuls sujets de conversation « on which male and female interest came together » (SH, 24). D'ailleurs, l'argument ultime pour convaincre Mary de signer la pétition permet d'identifier de quoi il est vraiment question ici : « It's unfortunate. [...] But we have to think of the community. » (SH, 27) Faire front commun contre une résidente de longue date, c'est une manière de fonder la communauté.

En parlant de la fête d'anniversaire à laquelle elle se rend, Mary affirme : « Any gathering-together of the people who lived there was considered a healthy thing in itself. » (SH, 24) Pour cette toute jeune communauté, il importe de marquer le territoire non seulement en érigeant des maisons mais en instituant des codes et des pratiques qui représentent un certain idéal. Pour s'articuler, cet idéal a besoin d'un antagoniste, d'une chose à exclure. Le « we » de la phrase « We have to think of the community » qui cherche à susciter l'adhésion de Mary témoigne de cette nécessaire univocité. Nous devons parler d'une même voix pour former un groupe qui se tient.

Dans un ouvrage intitulé *The Politics of Home*, Rosemary Marangoly George montre bien comment la formation d'une communauté opère selon le même procédé que la construction d'une maison, c'est-à-dire par le geste de tracer une limite entre un dedans et un dehors :

Homes are [...] a place that is flexible, that manifests itself in various forms and yet whose every reinvention seems to follow the basic pattern of inclusions / exclusions. [...] Home is the desired place that is fought for and established as the exclusive domain of a few. It is not a neutral place. It is community. Communities are not counter-constructions but only extensions of home, providing the same comforts and terrors on a larger scale<sup>12</sup>.

La nouvelle de Munro met en évidence ce processus en insistant sur son aspect le plus sombre, c'est-à-dire à quel point cette

12. Rosemary Marangoly George, *The Politics of Home. Postcolonial Relocations and Twentieth-Century Fiction*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 1996, p. 9.

communauté repose sur l'invention d'une identité cohérente, exclusive et dominatrice :

*But these are people who win, and they are good people; they want homes for their children, they help each other when there is trouble, they plan a community — saying that word as if they found a modern and well-proportioned magic in it, and no possibility anywhere of a mistake. (SH, 28) [nous soulignons]*

Toute l'ambiguïté dont est chargé le projet de formation d'une communauté se retrouve dans ces phrases. Ce sont des gens pour qui la famille et l'entraide sont des valeurs importantes, mais ils poursuivent une mission qui transcende tout, celle de *planifier* une communauté. Cette mission implique de soumettre l'espace à une autorité supérieure qui énonce les comportements à adopter et promeut un certain type de relations. Évidemment, toutes les communautés doivent se plier à des lois et à des prescriptions pour fonctionner, mais la banlieue telle que décrite par Munro met en évidence la structure quasi totalitaire nécessaire à la fondation d'une communauté *artificielle*. Cette communauté est si fragile qu'elle ne peut tolérer le moindre écart, elle doit l'éliminer. En effet, les nouveaux habitants de Garden Place, tous installés en moins d'un an, y sont venus pour une seule raison : ce lotissement correspondait à leur profil socio-économique. Mary précise dès le début de la nouvelle que Garden Place est considéré comme « less luxurious than Pine Hills but more desirable than Wellington Park » (SH, 22). Bref, ce qui relie ces habitants entre eux et au lieu lui-même, en plus d'être de jeunes parents, c'est leur pouvoir d'achat. Ces nouveaux propriétaires ne sont pas préoccupés par la préservation d'un passé qui ne les concerne pas, mais par la mise en place des conditions idéales pour réaliser leurs aspirations communes.

## La résistance de la ménagère

Dans ce contexte, l'expropriation de Mrs. Fullerton apparaît comme un rite fondateur, un geste ostentatoire visant à tracer une

frontière entre le groupe et « l'autre ». La structure de la nouvelle reproduit cette division : la première partie montre Mary discutant avec Mrs. Fullerton sur les marches à l'arrière de sa ferme; la deuxième partie se déroule à la fête d'anniversaire où Mary a rejoint ses « semblables ». Le personnage de Mary est le seul que nous voyons naviguer entre les deux mondes. En refusant de signer la pétition pour l'expropriation de Mrs. Fullerton, elle refuse de passer complètement dans le groupe majoritaire. Son statut reste indéterminé, pour elle et pour ses voisins qui ne comprennent pas sa résistance. En cela, la nouvelle s'inscrit de plain-pied dans la tradition des fictions de banlieue qui commencent à pulluler dans les années 60. Gayle Greene recense une douzaine de romans parus entre 1962 et 1977 aux États-Unis, au Canada et en Grande-Bretagne, qu'elle regroupe sous l'étiquette de roman de la « *mad housewife*<sup>13</sup> ». Ce personnage de *mad housewife* ou de « ménagère furieuse » (inquiète, en colère, folle, profondément insatisfaite) se retrouve le plus souvent dans une de ces banlieues propres et homogènes, isolé par son insatisfaction même. Mary correspond en partie à ce personnage typé dans la mesure où elle fait figure de fauteuse de trouble; elle représente une dissension inacceptable. Contrairement à Mrs. Fullerton, qui constitue pour le voisinage une forme d'altérité absolue, qu'il faut nécessairement rejeter, Mary apparaît plus difficile à « gérer ». Elle fait partie de la communauté, mais ne peut y être complètement intégrée. Elle se dresse pour dire « we haven't the right » (*SH*, 27), nous n'avons pas le droit de faire ce que nous faisons. Mais, comme les autres ménagères désespérées, que ce soit dans *The Torontonians*<sup>14</sup> de Phyllis Brett Young, ou *The Fire-Dwellers*<sup>15</sup> de Margaret Laurence, Mary est impuissante, sa rébellion est vaine. La dernière phrase de

13. Gayle Greene, « Mad Housewives and Closed Circles », *Changing the Story. Feminist Fiction and the Tradition*, Bloomington, Indiana University Press, 1991, p. 58-85.

14. Phyllis Brett Young, *The Torontonians*, Kingston et Montréal, McGill — Queen's University Press, 2007 [1960].

15. Margaret Laurence, *The Fire-Dwellers*, Toronto, McClelland & Stewart, coll. « New Canadian Library », 2009 [1969].

la nouvelle est absolument claire : « There is nothing you can do at present but put your hands in your pockets and keep a disaffected heart. » (*SH*, 28)

Pourtant, dans le régime de la fiction, c'est Mary qui gagne. D'abord, elle assume la fonction de témoin dissident, ce qui n'est pas innocent dans un lieu où tous ne semblent pouvoir s'exprimer que d'une même voix. Sa prise de parole constitue en soi un signe d'insoumission qui menace l'ordre établi. Mais plus encore, c'est son regard sur l'espace qui assure la portée subversive du personnage : à travers les yeux de Mary est opérée une inversion des valeurs. Le caractère civilisé, ordonné, permanent du nouveau lotissement est plutôt attribué par Mary au domaine de Mrs. Fullerton, et le caractère sauvage, instable, vulnérable du domaine de Mrs. Fullerton est attribué au nouveau lotissement. Le personnage de Mary lui-même, en ce qu'il appartient à cette classe de jeunes « colonisateurs », montre bien comment l'apparente homogénéité de la banlieue est fragile. La nouvelle, au bout du compte, fait de la banlieue un espace de tensions, où les frontières de la communauté sont forcément mobiles.

La fiction, lorsqu'elle s'intéresse à la banlieue, s'emploie le plus souvent à y réintroduire du chaos, de la dissidence, de la révolte. C'est peut-être pourquoi plusieurs œuvres s'intéressent aux premières années de la banlieue moderne<sup>16</sup>, moment charnière où ce territoire « lost all its evil energy, its anarchic spirit, its style<sup>17</sup> », pour reprendre les mots d'Alice Munro.

En ce sens, la nouvelle « *The Shining Houses* » représente bien la transition de zones périphériques campagnardes, auto-suffisantes

---

16. En littérature québécoise, on peut penser aux œuvres de Jacques Ferron, *L'Amélanchier*, Montréal, Typo, 1992 [1970], ou de Michael Delisle, *Dée*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2007 [2002].

17. Alice Munro, *Who Do You Think You Are?*, Toronto, Macmillan of Canada, 1978, p. 36.

et désorganisées, à une banlieue moderne et planifiée, désormais dépendante de la ville, transition qui survient au Canada quelques années après qu'elle se soit enclenchée aux États-Unis. Sur le plan lexical, cette transition est remarquable dans le passage du mot « suburbs » à celui de « suburbia », cette dernière expression connotant surtout un mode de vie conformiste axé sur la consommation<sup>18</sup>. Mais le texte de Munro ne fait pas que transposer de façon littéraire un phénomène sociologique et urbanistique, il doit plutôt son intérêt au fait qu'il nous présente la banlieue entre deux versions d'elle-même. Le texte restitue l'historicité de la banlieue, nous permettant non seulement de mieux comprendre ses structures mais de révéler les croyances et les espoirs qui la fondent.

Dans *Houses for Canadians*, publié en 1948, l'architecte et planificateur urbain Humphrey Carver écrivait :

In planning the construction of new communities it is necessary not only to lay out the sites but also to determine the sequence of operations. In this sense community planning is similar to the planning of any other kind of industrial process by which the component parts of automobiles are delivered to the assembly line in a rational sequence so that the finished products can be brought to completion as economically and rapidly as possible. It has been pointed out above that the "finished product" of housing production is not the individual house but the operating community<sup>19</sup>.

Pour Carver, ce processus vise à offrir des logements abordables au plus grand nombre de Canadiens. Les administrations des grandes villes peinent à atténuer « the miseries of overcrowding<sup>20</sup> », et la

18. « "Suburbs" is an ecological term, distinguishing these settlements from cities, rural villages and other kinds of communities. "Suburbia", on the other hand, is a cultural term, intended to connote a way of life [...]. » Bennett M. Berger, *Looking for America. Essays on Youth, Suburbia and Other American Obsessions*, Englewood Cliffs, N.J. Prentice-Hall, 1971, p. 151.

19. Humphrey Carver, *Houses for Canadians. A Study of Housing Problems in the Toronto Area*, Toronto, University of Toronto Press, 1948, p. 39.

20. *Ibid.*, p. XIII.

banlieue imaginée par Carver, répondant à des impératifs de justice sociale et de santé publique, apparaît comme une solution de rechange. Ce grand rêve démocratique est toutefois inséparable d'une conception industrielle de l'habitation, selon laquelle la maison et le quartier sont assimilables à n'importe quel autre produit de consommation — Carver précise d'ailleurs que les Canadiens ne résident pas plus de cinq ans en moyenne dans leur demeure<sup>21</sup>. La nouvelle de Munro montre bien ce déplacement dans l'imaginaire : ce que Mary cherche à défendre en protégeant Mrs. Fullerton, c'est l'idée d'une maison ancrée dans la durée. Mrs. Fullerton, dont le premier mari est mort et dont le second l'a quittée, confie à Mary : « [...] husbands maybe come and go, but a place you've lived fifty years is something else. » (*SH*, 21) Si Mrs. Fullerton devient la cible choisie par ses nouveaux voisins, c'est bien qu'elle représente le seul lien de cette communauté avec l'Histoire, la rupture avec le passé étant devenu le nouveau mot d'ordre du développement urbain en Amérique du Nord. Pour planifier, semble dire l'architecte Carver, il faut faire place nette, il faut avoir la latitude pour créer de toutes pièces des communautés neuves et fonctionnelles.

De son côté, le texte de Munro travaille à miner ce processus rationnel, à en montrer les failles. L'auteure représente la banlieue comme un espace de lutte entre le passé et le présent, en y faisant s'affronter des personnages et des modes de vie antagonistes. La banlieue devient un espace stratifié, où apparaissent simultanément différentes mémoires, différentes expériences du lieu. À la place d'une banlieue idéale, arrivée à son terme, fantasme d'une société parfaitement domestiquée, Munro recrée plutôt une banlieue « sauvage », un espace de vie en train de se faire, toujours en mouvement, où les habitants, malgré leur grande classe, n'en combattent pas moins vigoureusement pour tracer les limites de leur territoire.

---

21. *Ibid.*, p. 13.